

Rapport de recherche – Allocation EFEO

Wenjing Yu

Master 2, ENS-EHESS (Paris)

Titre du mémoire : « Nous sommes là pour l'avenir du village » : héritages d'État, développement rural et la fabrique du commun dans un village akha en Chine

Terrain : Yunnan, Chine (février - juin 2025)



Résumé

Ce rapport présente une enquête de terrain menée à Nongma, un village akha de Xishuangbanna (Yunnan), dans le cadre d'un financement de l'EFEO. Conçu initialement autour de la rencontre entre savoirs scientifiques et savoirs vernaculaires face au changement climatique, le projet a été réorienté par mon insertion dans une ONG partenaire basée à Kunming, dont j'ai suivi le calendrier et les missions avant d'obtenir l'autorisation de séjourner de manière autonome au village. L'héritage de la ferme nationale d'hévéa, la monoculture du caoutchouc et les rythmes de travail qui en découlent structurent fortement l'organisation sociale et économique de Nongma, mais de nouvelles dynamiques émergent à travers l'action de multiples acteurs : restauration d'une forêt sacrée portée par l'héritier du patrimoine culturel et l'ONG, introduction du cacao comme revenu collectif par le Jardin botanique, revalorisation d'une plante dite « ethnique » en partenariat avec une entreprise pharmaceutique, ou encore politiques publiques locales encadrées par le Parti et la police. L'ensemble de ces interventions éclaire la manière dont science, État, marché et le village s'entrecroisent et comment les habitants négocient, individuellement et collectivement, leur place dans ces réseaux de dépendance et d'opportunité. Le rapport se termine par une série d'images abondamment légendées, qui illustrent et complètent le panorama ethnographique.

Remerciements

Je tiens à remercier l'École française d'Extrême-Orient pour son soutien, en particulier Loane Dimet et Sophie Biard pour l'accompagnement administratif, ainsi que mes encadrants Aël Thery et Léo Mariani. Je remercie aussi l'ONG qui m'a accueillie et les villageois de Nongma pour leur générosité et leur confiance.

I. Cheminement de recherche :

Mon projet avait été initialement conçu autour de la question des savoirs scientifiques et des savoirs vernaculaires face au changement climatique. Je souhaitais explorer la manière dont ces deux régimes de connaissance se rencontrent et se confrontent dans des projets de développement rural. Cependant, une fois arrivée à Kunming, j'ai rapidement constaté que mes possibilités d'enquête seraient fortement conditionnées par mon insertion dans l'ONG partenaire.

Les premières semaines se sont déroulées au siège de l'organisation, dans une routine de bureau faite de tâches variées : traductions, appui à la préparation de dossiers de financement et de prix, gestion des réseaux sociaux. Ces activités, si elles pouvaient sembler éloignées de mes objectifs de recherche, ont en réalité constitué un passage obligé pour gagner la confiance de mes collègues et négocier ma participation à des missions de terrain. En effet, les déplacements sur site sont rares et strictement organisés selon l'agenda de l'ONG, dont le siège est basé à Kunming. J'ai dû adapter mon objectif initial et accepter de suivre le calendrier de l'organisation, ce qui m'a contrainte à ne pas explorer les thématiques prévues comme je l'aurais souhaité.

Dans ce cadre, j'ai été intégrée à deux équipes distinctes, chacune dirigée par une responsable de projet. Cela m'a permis de participer à plusieurs missions de courte durée dans trois villages différents et de me familiariser, par le biais d'échanges avec mes collègues et l'étude de la documentation interne de l'ONG, avec la situation de deux autres villages. Cette diversité de contextes m'a donné une vision d'ensemble des projets menés, mais aussi un regard comparatif sur les modalités d'intervention de l'organisation et sur les attentes locales.

Entre la fin février et la fin mars, j'ai principalement séjourné à Kunming, ponctuant ce temps de quelques déplacements. Avec cette phase d'attente et d'intégration où j'ai contribué activement au travail quotidien de mes collègues, j'ai pu progressivement négocier une autonomie plus grande. C'est ainsi qu'après plusieurs semaines, j'ai obtenu l'autorisation de séjourner de manière indépendante et continue dans l'un des villages rencontrés lors des missions préliminaires : Nongma.

II. Présentation de Nongma

Nongma est un village akha situé dans la préfecture de Xishuangbanna, au sud du Yunnan. Niché dans une vallée à proximité des anciennes terres de la ferme nationale d'hévéa, il compte une centaine de foyers. L'économie locale est largement centrée sur l'hévéaculture, introduite dans les années 1960, qui structure les rythmes de vie et reste la principale source de revenus. Les habitants, majoritairement akha, conservent des pratiques agricoles secondaires (maïs, légumes, élevage domestique) et pratiquent encore la chasse et la cueillette, mais ces moyens de subsistance sont marginaux comparés à l'hévéa. La vie sociale du village est façonnée par cette monoculture, mais aussi par des interventions contemporaines extérieures : ONG environnementales, agents de l'Etat chercheurs du Jardin botanique tropical, entreprises agricoles, un héritier du patrimoine culturel. Nous allons les présenter plus précisément dans la suite de ce rapport.

III. Déroulement du terrain et méthodes

Mon enquête à Nongma s'est déroulée en plusieurs temps. J'y suis entrée pour la première fois accompagnée par l'ONG, dans le cadre d'une mission collective de courte durée. Ce passage « officiel » a eu l'avantage de me donner une légitimité immédiate aux yeux des habitants : j'étais présentée comme stagiaire de l'organisation, inscrite dans un projet précis, ce qui rendait ma présence explicable et relativement acceptée.

Mon deuxième séjour, en autonomie, et sans la présence de l'ONG, a été davantage consacré à l'exploration des alentours du village. Invitée par les habitants à les accompagner dans leurs déplacements, j'ai visité les forêts proches, les villages voisins - notamment lors de festivités - et d'autres lieux importants pour comprendre le territoire, comme l'usine de traitement du caoutchouc ou encore le Jardin botanique tropical de Xishuangbanna à proximité. Durant cette phase, j'ai principalement mené des entretiens libres et pratiqué l'observation informelle. Ma posture restait celle d'une invitée : tolérée et accueillie. Pour cette période, les échanges étaient encore superficiels et artificiels, alors j'ai tenté de les aborder en leur demandant de m'apprendre la langue akha - ce qui paraissait peu menaçant et intéressait souvent bien les villageois. J'ai employé cette méthode jusqu'à la fin de mon terrain, ce qui m'a permis d'acquérir les vocabulaires

essentiels de la vie quotidienne (noms de nourriture, temps, pronoms, verbes primordiaux etc.).

Suite à un retour à Kunming de quelques semaines pour m'occuper des tâches bureaucratiques, je suis retournée à Nongma avec l'équipe de l'ONG, dans le cadre d'un projet spécifique : la conception collaborative d'un livre de cuisine valorisant les savoirs locaux, et surtout de la cueillette. Ce projet s'accompagnait de prises de photos et d'entretiens avec des villageois identifiés comme porteurs de savoirs culinaires. Cette nouvelle phase de présence, bien que toujours encadrée par l'institution, m'a permis de travailler plus étroitement avec certaines familles et de documenter les tensions entre les objectifs de valorisation culturelle portés par l'ONG et les usages ordinaires de l'alimentation dans le village.

C'est lors de mon quatrième séjour seul d'une durée d'un mois, que ma position sur le terrain s'est transformée. Libérée du cadre institutionnel, j'ai pu participer activement aux activités quotidiennes, notamment aux travaux d'hévéa : réveil au petit matin pour la collecte et transport du latex, moments de repos dans les cabanes de montagne, creuser des trous pour préparer l'arrivée de jeunes plants, semer avec les autres... Cette implication physique et concrète dans le labeur des villageois a été déterminante : elle a marqué un tournant dans la manière dont j'étais perçue et les périmètres de mes observations. De chercheuse extérieure ou de stagiaire de l'ONG, j'ai peu à peu acquis une réputation d'une personne qui travaille bien, capable de partager des moments de travail comme ceux de convivialité. Cette période m'a offert un temps d'observation prolongé, dans un cadre moins formel et plus réciproque. En plus du travail, avec ce séjour prolongé, j'ai pu également rencontrer et échanger avec une multitude d'acteurs présents sur le site, ayant tous des projets de développement divers et des intérêts différents, ce qui m'a invité à déplacer la focale initialement centrée sur l'ONG de manière trop étroite.

IV. Présentation des acteurs et ce qu'ils font au village :

1. Cadres villageois

Nongma n'est pas reconnu officiellement comme un « village » (*cun* 村) indépendant, mais comme un groupe villageois (*cun xiao zu* 村小组) rattaché au grand

village de Manbian, qui regroupe au total onze groupes villageois dispersés dans la région. Cette position administrative marginale limite l'accès du groupe à certaines ressources publiques et réduit sa visibilité aux yeux des autorités supérieures. Les projets, financements et investissements ont tendance à se concentrer dans les villages plus centraux et proches du bourg de Menglun, tandis que Nongma reste relativement en retrait.

La gouvernance quotidienne repose sur une petite équipe de cadres villageois (*cun xiao zu ganbu* 村小组干部) qui forment la base du pouvoir local. Cette équipe est composée du chef de groupe (*zu zhang* 组长 ou *cun zhang* 村长), figure centrale de l'organisation, du comptable (*ji zhang yuan* 记账员), en charge de la gestion financière et de la tenue des comptes collectifs, ainsi que de la responsable du groupe des femmes (*funü zhuren* 妇女主任), qui coordonne certaines activités sociales et de solidarité dans le village.

Les réunions se tiennent le plus souvent devant la maison du chef de groupe, espace qui sert à la fois de lieu de discussions informels et de centre décisionnel. C'est là que les villageois se rassemblent pour discuter des projets en cours, accueillir les délégations extérieures ou encore arbitrer les désaccords.

2. Héritier du patrimoine culturel

Un acteur singulier occupe une place centrale dans les projets menés à Nongma : l'héritier du patrimoine culturel immatériel (*feiyi chuancheng ren* 非遗传承人), reconnu officiellement par les autorités locales. Dans le cas de Nongma, il s'agit de M. Wang, un intellectuel akha originaire du village mais ayant acquis une position plus large dans les réseaux culturels et administratifs de la région. Sa reconnaissance comme « porteur de tradition » lui confère une légitimité institutionnelle particulière : il est à la fois médiateur entre l'État, les ONG et la communauté, et promoteur d'une certaine vision de la culture akha.

Son rôle est particulièrement visible dans le projet de restauration de la forêt sacrée. En mobilisant son statut et ses réseaux, il a réussi à convaincre l'ONG de financer la replantation d'un espace rituel qui avait disparu avec l'expansion de l'hévéa. Pour lui, cette forêt est un symbole identitaire, un marqueur de continuité historique et culturelle.

Mais sa démarche n'est pas exempte de tensions : si certains villageois y voient un moyen de redonner prestige et visibilité à leur communauté, d'autres considèrent que ce projet sert surtout les ambitions personnelles de l'héritier et ne répond pas directement à leurs besoins matériels.

3. ONG

L'ONG par laquelle je suis entrée sur le terrain est une organisation régionale basée à Kunming, spécialisée dans le « développement durable » des minorités ethniques. Ses interventions s'inscrivent dans un double registre : répondre aux critères de financement des bailleurs, souvent internationaux, et s'adapter aux contraintes imposées par la réglementation chinoise sur les ONG étrangères. Cette position liminale façonne ses ambitions et ses pratiques à l'échelle des villages.

À Nongma, l'ONG a principalement déployé deux types de projets. Le premier concerne la valorisation culturelle et écologique, avec notamment la restauration de la forêt sacrée et la production d'un livre de cuisine. Ces projets visent à mettre en avant la biodiversité alimentaire et les savoirs vernaculaires, tout en répondant à une rhétorique institutionnelle qui valorise la « culture ethnique » comme ressource mobilisable. Le second type de projet s'inscrit dans le cadre des politiques publiques nationales, comme la lutte contre la pauvreté ou la revitalisation rurale dans le cadre de la « civilisation écologique », l'ONG se présentant comme intermédiaire pour canaliser et traduire ces orientations auprès des communautés locales.

Dans ses ambitions affichées, l'ONG souhaite contribuer à la reconstruction d'un ordre commun à la fois solidaire et respectueux de l'écologie en promouvant la culture ethnique, des pratiques collectives et en consolidant une identité villageoise partagée. Mais dans les faits, ses marges d'action sont limitées : elle ne dispose ni de moyens financiers conséquents pour développer des infrastructures, ni de liberté totale dans ses choix. L'accent mis sur la culture répond aussi à une stratégie de survie institutionnelle : c'est un domaine jugé relativement sûr politiquement, qui permet d'attirer des financements internationaux tout en évitant les sujets plus sensibles liés aux inégalités sociales ou aux revendications foncières.

4. l'Etat

1) Histoire de la ferme nationale d'hévéa et ses héritages

L'histoire de Nongma est indissociable de la ferme nationale d'État d'hévéa, qui a profondément marqué l'organisation sociale et économique de la région. L'implantation de ces fermes nationales d'hévéa à Xishuangbanna remonte aux années 1950-1960, lorsque l'État central lança un vaste programme visant à transformer cette région frontalière en zone stratégique de production de caoutchouc naturel. Dans le cadre de la politique de mise en valeur des « terres vierges » du Sud-Ouest, des dizaines de milliers de jeunes envoyés par le régime - militaires démobilisés, étudiants urbains, migrants venus de l'Est de la Chine - furent installés dans la région pour fonder les grandes fermes d'État. Ces migrations massives ont profondément modifié la composition démographique de Xishuangbanna et entraîné une restructuration du territoire : les forêts tropicales furent massivement défrichées pour laisser place à des plantations d'hévéa organisées selon des logiques industrielles. Pour les populations locales akha et dai, cela signifia une perte considérable de terres et l'imposition d'un nouvel ordre économique et social centré sur le caoutchouc.

Dans les années 1980, alors que les habitants de l'ancien Nongma pratiquaient encore l'agriculture sur brûlis et cultivaient des céréales pour l'autoconsommation, la ferme a cherché à annexer leurs terres. Les villageois ont d'abord commencé à planter de l'hévéa de manière autonome, en récupérant des plants et des techniques auprès des ouvriers de la ferme. Mais en 1988, la ferme a décidé d'incorporer officiellement leurs parcelles, proposant une indemnisation et surtout l'intégration des habitants comme ouvriers hévéicoles.

Cette annexion a été vécue comme une imposition injuste. Les villageois ont protesté pendant trois ans, et, fait exceptionnel, ils ont finalement obtenu de quitter la ferme pour s'installer ailleurs. Le site actuel de Nongma est ainsi le résultat de cette lutte et d'une reconstruction collective après l'expérience traumatisante de l'intégration forcée. Cette mémoire pèse encore aujourd'hui : elle confère au village une réputation de « trouble-fêtes » (*diao min* 刁民) dans les archives administratives, et contribue à la vigilance particulière des autorités vis-à-vis des projets menés à Nongma.

L'impact de la ferme n'est pas seulement politique, mais aussi économique et sociale : même après leur sortie de la ferme et leur réinstallation, les habitants de Nongma continuent de vivre dans un ordre social et productif centré sur l'hévéa, qui reste la toile de fond des projets de développement actuels.

1) La gouvernance contemporaine

Aujourd'hui, l'agent étatique le plus proche de Nongma est le secrétaire du Parti de Manbian, qui cumule également la fonction de responsable de la police locale. Il supervise les cadres du groupe villageois et représente le lien direct avec les autorités supérieures. Son rôle ne se limite pas à l'encadrement administratif : il intervient aussi concrètement dans la réalisation de petites infrastructures, comme la construction d'un garage, qu'il présente comme un accomplissement politique personnel.

La police est systématiquement impliquée dans les activités de l'ONG à Nongma. Depuis la loi de 2017 sur la gestion des ONG financées par l'étranger, tout projet doit être déclaré et suivi par les forces de l'ordre. Lors des missions collectives, la présence policière est visible : elle accompagne les réunions, observe les échanges, et assure que les actions menées restent conformes aux directives nationales. Cette surveillance constante témoigne de la méfiance héritée de l'histoire du village et place l'ONG dans une situation de contrôle permanent.

Un autre moyen par lequel l'État gouverne le village est la mise en place de politiques publiques locales, comme le nettoyage collectif de la route principale. Chaque lundi, les habitants devaient envoyer un membre du foyer, souvent une femme, pour balayer la route. Cette obligation, inscrite dans le cadre de la politique de revitalisation rurale, était accompagnée de subventions et d'amendes en cas de manquement.

5. Le jardin botanique

Fondé en 1959 et rattaché à l'Académie chinoise des sciences, le Jardin botanique tropical de Xishuangbanna (XTBG) est la plus grande institution scientifique du sud-ouest de la Chine. Son implantation à Menglun répondait à une double ambition : d'un côté, faire de Xishuangbanna une base expérimentale pour l'étude de la biodiversité tropicale, et de l'autre, accompagner le projet étatique de transformation de la région en

un pôle stratégique de production agricole, notamment par l'introduction massive de l'hévéa. Historiquement, le Jardin a joué un rôle clé dans la mise en place des plantations industrielles de caoutchouc, en fournissant des savoirs agronomiques, des variétés sélectionnées et une expertise technique.

Au fil des décennies, le Jardin a progressivement élargi son champ d'action. D'abord centré sur l'agronomie et l'appui au développement des fermes d'État, il est devenu un haut lieu de la recherche scientifique internationale sur la biodiversité tropicale et s'ouvre aux touristes. En parallèle, il est un acteur économique et politique régional : ses chercheurs interviennent directement dans les villages pour proposer de nouvelles cultures, orienter les pratiques agricoles et parfois encadrer des projets de développement. Le Jardin fonctionne ainsi comme une interface entre l'État, la science et le marché, en diffusant des innovations qui transforment la vie locale. Dans le contexte de Nongma, son influence est directe : deux de ses équipes scientifiques - l'une sur le cacao, l'autre sur le lasan sangdu - interviennent régulièrement dans le village et y introduisent de nouvelles dynamiques sociales et économiques.

Le projet cacao a été introduit à Nongma par une équipe du Jardin botanique tropical de Xishuangbanna, composée notamment de chercheurs spécialisés dans les alternatives à l'hévéaculture. Leur objectif était double : tester la viabilité économique de cette culture dans le contexte local et offrir aux villageois une source de revenu complémentaire face à la fragilisation de l'économie du caoutchouc. Le projet s'est appuyé sur les cadres du village comme intermédiaires essentiels : ce sont eux qui ont négocié l'introduction du cacao, mobilisé les terres disponibles et assuré la distribution des plants aux foyers participants.

Les chercheurs ont imaginé un modèle intégrant non seulement la culture mais aussi la transformation artisanale et l'ouverture à un circuit touristique. Ils proposaient aux habitants d'accueillir des visiteurs pour découvrir la cueillette, la fermentation et la fabrication du chocolat, dans la perspective de faire de Nongma un « site exemplaire » de diversification agricole. Une entreprise partenaire s'était même engagée à acheter l'intégralité de la production, ce qui devait sécuriser les débouchés.

Du point de vue du village, l'introduction du cacao a eu des effets notables sur le revenu collectif. Ce projet a été négocié par le chef du village et conçu comme un espace productif commun. Les terres privées ont été mobilisées pour constituer un champ collectif, et les revenus générés par la vente du cacao devaient être redistribués à la communauté. Ce projet a donc permis, au moins temporairement, de renforcer la dimension collective de l'économie locale et d'expérimenter une forme de commun matériel articulé autour d'une culture nouvelle.

Le *lasan sangdu* (*Adenosma buchneroides*), redécouvert par l'ethnobotaniste Pei Shengji dans les années 1980, a été réintroduit à Nongma par une équipe du Jardin botanique tropical de Xishuangbanna à partir de 2012, dans le cadre du programme « Plantes industrielles de Chine du Sud-Ouest ». Les chercheurs ont mené leurs expérimentations sur la parcelle de l'ancien chef du village, un intermédiaire stratégique du village. Sa terre sert à la fois de champ d'essai et de site de distillation de l'huile essentielle, destinée à une entreprise pharmaceutique partenaire qui a ensuite commencé la commercialisation du produit antimoustique issu de la plante.

Des négociations ont souvent lieu autour de cette plante, par exemple la question de semence divise les villageois et l'entreprise pharmaceutique qui est le partenaire majeur de l'équipe scientifique et le principal acheteur. Alors que les villageois utilisaient traditionnellement des graines issues de la récolte précédente, séchées et mélangées à de la sciure, l'entreprise a introduit des semences artificielles enrobées, vendues 120 yuans le kilo. Celles-ci étaient calibrées, traitées pour éviter les maladies, et plus faciles à semer. Le coût élevé de ces graines, et la dépendance créée vis-à-vis de l'entreprise, ont modifié l'équilibre local : l'accès à la culture du *lasan sangdu* devenait conditionné par la capacité à investir dans ce matériel standardisé.

Annexe :



Figure 1 : Derrière le village est environ 10 hectares de culture d'hévéa. La plupart arrive à la fin de cycle économique et a besoin d'être renouvelé - les parcelles dénudées viennent justement d'être rasées et brûlées afin d'accueillir de jeunes plants.

Le village possède encore quatre autres hectares de terrain à renouveler. Mais au lieu de planter de l'hévéa, sous l'impulsion de l'héritier du patrimoine culturel et de l'ONG, des espèces originaires de forêts tropicales de Xishuangbanna y sont plantées afin de restaurer une « forêt sacrée » qui existe traditionnellement dans tout village akha.



Figure 2 : Le paysage hévéicole de Nongma est marqué par l'héritage de la ferme d'État et par une gestion rationalisée de la forêt. Depuis les hauteurs, on distingue clairement les plantations : les arbres d'hévéa sont alignés en terrasses régulières, organisées en « bandes de caoutchouc » (*jiaodai* 胶帶) séparées par des « bandes de protection » (*baohudai* 保护帶) plus herbeuses, destinées à stabiliser les pentes et retenir l'eau. L'œil exercé reconnaît d'un coup la différence entre plantation et forêt : quand les arbres montent droit et bien ordonnés, c'est de l'hévéa ; quand les pousses sont plus désordonnées, c'est encore la forêt. Chaque arbre est planté dans une fosse standardisée, avec le bourgeon de greffe orienté de manière identique pour faciliter la saignée et homogénéiser la production de latex.

Cet ordre visuel correspond aussi à une discipline du travail : les sous-bandes doivent être désherbées régulièrement, l'herbe ne devant pas dépasser le genou, et les bandes de protection elles-mêmes sont entretenues au glyphosate pour permettre la circulation entre les lignes. Ce paysage est donc à la fois une archive vivante - qui porte la trace de la rationalité industrielle introduite par la ferme - et un cadre quotidien imposant aux habitants un rythme de vie nocturne et matinal, dicté par la saignée du latex.



Figure 3 : Devant un tronc d'hévéa fixé à un pilier, le chef du village exécute lentement la démonstration du geste d'incision face aux ouvriers laotiens qu'il emploie. Ses pas, croisés et réguliers, dessinent une sorte de chorégraphie autour de la souche, chaque mouvement du corps étant parfaitement synchronisé avec la trajectoire de la main. Le couteau s'incline avec précision : la lame suit l'axe de ses pieds et entaille l'écorce en lignes parallèles impeccables, sans recouvrement ni interstice. L'incision s'arrête juste avant le cambium, révélant une mince couche rosée d'où perle aussitôt le latex blanc, s'écoulant dans le sillon tracé avec une rigueur quasi clinique. Ce geste, fruit d'un long apprentissage, incarne à la fois la technicité héritée de la ferme d'État et la distinction sociale que les habitants de Nongma revendiquent face aux ouvriers laotiens jugés « non formés ».



Figure 4 : Ceci est un hévéa ayant développé une écorce morte (死皮 *si pi*). Les causes en sont multiples : une saignée excessive, des incisions trop profondes, mais aussi les conditions climatiques ou encore la variété et la résistance propre de l'arbre. Un arbre dont l'écorce est morte ne produit plus de latex et doit être laissé au repos. C'est pourquoi, en même temps qu'ils incisent, les villageois accordent une grande importance à l'entretien de leurs hévéas afin d'éviter ce phénomène, cherchant constamment un équilibre entre l'extraction du latex et la préservation de la vitalité de l'arbre.



Figure 5 : Afin d'augmenter la production de latex, les villageois appliquent parfois une substance stimulante sur la blessure de l'hévéa. Mais cette pratique ne peut pas être poursuivie indéfiniment : utilisée de manière excessive, elle risque aussi d'endommager l'arbre. Les habitants doivent donc constamment trouver un équilibre entre la stimulation de la récolte et la préservation de la santé de l'arbre.



Figure 6 et 7 : Une fois récolté, le latex est mélangé à de l'acide formique, ce qui le fait coaguler en blocs. Dans les abris de montagne, ces blocs sont grossièrement préparés puis, après en avoir accumulé une certaine quantité, les villageois les transportent vers l'usine de transformation la plus proche. La figure 7 montre des blocs de caoutchouc, issus de différents foyers, empilés les uns sur les autres.



Figure 8 : Dans l'usine, les blocs de caoutchouc passent par différentes étapes de traitement : tri, élimination des impuretés, séchage, pesée et découpe. Ils deviennent alors des semi-produits de couleur brun jaunâtre, avant d'être envoyés vers des usines plus éloignées pour une seconde transformation, plus fine et plus spécialisée.



Figure 9 : L'environnement dans lequel se situe l'usine. Les eaux usées sont traitées et recyclées à l'intérieur de l'usine au sein d'une bassin de traitement biologique. Il est très

difficile d'obtenir l'autorisation nécessaire pour traiter la pollution générée par les usines. C'est pourquoi les particuliers ne peuvent pas librement investir et ouvrir une usine dans la région.



Figure 10 et 11 : Les plantations d'hévéa ne sont pas des monocultures totalement stériles : sur les pentes des bandes de protection et dans les rigoles, poussent de nombreuses

plantes sauvages comestibles, comme la fougère de montagne représentée sur la photo. Ces légumes n'appartiennent à personne et peuvent être récoltés librement par les villageois. Dans le village, on trouve aussi de nombreux légumes qui poussent spontanément ou qui ont été transplantés de la montagne, et qui servent à l'alimentation quotidienne.



Figure 12 : Chaque semaine, une petite camionnette vient au village trois à quatre fois pour vendre des légumes que l'on ne cultive pas sur place ainsi que quelques friandises. Lorsque les villageois sont trop occupés pour aller cueillir des plantes sauvages, ils achètent par commodité leurs légumes directement à ce camion. Avant que la route ne soit construite, il fallait plus d'une heure de voiture pour rejoindre le bourg ; aujourd'hui, même si la route est praticable, il faut encore une demi-heure, ce qui explique que les habitants se rendent rarement en ville.



Figure 13 : La maison du fameux « héritier du patrimoine culturel » se distingue nettement des autres habitations de Nongma. Construite de l'autre côté de la route principale, à l'écart de la rangée de maisons en béton aux toits bleus qui évoquent davantage des dortoirs ouvriers, elle se présente comme une reconstitution d'une maison akha traditionnelle : structure en bois, toit de faux chaume, petite cour fermée et indépendante. À l'entrée, une plaque l'identifie comme « Maison traditionnelle hani-akha de Mengla », et un grand panneau installé sur la pente menant à la « forêt sacrée » la désigne comme « Centre de transmission culturelle ». À l'intérieur, tout est scénographié pour évoquer la tradition : foyer central, lits séparés pour hommes et femmes, pièce dédiée à la préparation du cercueil, et certificats officiels.



Figure 14 et 15 : La forêt sacrée (*putsang* en akha) se trouve sur la pente derrière la maison de l'héritier du patrimoine culturel. Autrefois considérée comme l'espace où résidait « l'âme du village » (寨魂 *zhaihun*), elle était intouchable : tout abattage d'arbre y était sanctionné.

Au bout de l'allée menant à cette forêt se déploie un petit paysage culturel restauré. On y trouve la balançoire en bambou (figure 14), utilisée lors du rituel du Nouvel An akha, comme lieu de communication avec le ciel et les ancêtres. Non loin se dresse la porte arrière du village (figure 14), décorée de motifs traditionnels associés à la fertilité et à la protection contre les esprits malveillants. Enfin, trois jeunes arbres rouges (figure 15), sans épines et fructifiant toute l'année, ont été désignés comme de futurs arbres sacrés (*shen shu* en chinois, *angma abo* en akha). Leur consécration par un rituel solennel doit leur conférer le statut spirituel nécessaire pour que la forêt retrouve sa pleine légitimité en tant que demeure de l'âme du village



Figure 16 : Des chercheurs du Jardin botanique tropical de Xishuangbanna (Académie chinoise des sciences) et des ingénieurs de l'entreprise pharmaceutique partenaire spécialisée se sont rendus sur la parcelle de l'ancien chef du village consacrée à la culture

du *lasan sangdu* pour inspecter l'état des jeunes plants avant la saison des semis. Ils ont également distribué aux paysans un lot de semences artificielles enrobées, mises au point par la société, afin qu'ils les expérimentent.